



## LE JOUR LE PLUS LONG : IMPRESSIONS DU PILIER SUD DES ECRINS, JUIN 2011

*par Romain Thomas*

**T**chiiimm – vraaam – baaaam... tchiiimm – vraaam – baaaam... Tout autour de nous, les blocs de glace se détachent, prennent de la vitesse, roulent et déclenchent de petites avalanches et des chutes de pierres le long des couloirs. Tchiiimm – vraaam – baaaam... tchiiimm – vraaam – baaaam... Tous les quarts d'heure, le concerto pour glaçons et cailloux reprend. Inutile de nous protéger : sur le fil du pilier, nous ne sommes absolument pas exposés à la colique rocheuse. Elle est là en toile de fond, pour animer ce paysage absolument vide de toute présence humaine. Le seul élément qui nous rattache à la civilisation est le carré orange de notre tente que nous voyons, en bas, s'éloigner au rythme lent de notre progression. Le sentier qui mène aux Balmes de François Blanc, l'emplacement de bivouac où nous avons passé la

nuit avant d'entamer l'ascension, porte quotidiennement quelques touristes sur le fil de la moraine du Glacier Noir, mais de là où nous sommes, à onze heures du matin, nous ne les voyons plus. Levés à cinq heures, nous avons englouti une gamelle de pâtes cuites la veille, histoire de gagner du temps. Notre petite bouteille de gaz, vite consommée à cette altitude, n'a pas suffi pour les réchauffer : nous avons dû nous contenter de les mélanger à un peu de sauce tomates bien grasse, tout aussi froide, après avoir retiré un mille-pattes qui avait élu domicile dans la gamelle pendant la nuit. Peu friands de ce type de protéines, nous avons expulsé le squatteur sans autre forme de cérémonie.

Tchiiimm – vraaam – baaaam... tchiiimm – vraaam – baaaam... Le vacarme reprend, et nous rappelle les dangers des premières longueurs de

l'ascension : les pentes du « socle », qui mènent au pilier, sont le théâtre de grosses chutes de pierres dès le milieu de la matinée. Georges, qui a déjà fait la course deux fois il y a plusieurs années, nous a mis en garde depuis des semaines.

## “ DEPUIS 2 MOIS (...) NOUS AVONS REFAIT TANT DE FOIS L'ITINÉRAIRE DANS NOTRE TÊTE ”

Pour être sûrs d'y échapper, nous avons attaqué tôt. A sept heures à la rimaye, nous avons hésité un moment sur le meilleur passage pour la franchir. Visiblement, plutôt qu'une traversée périlleuse le long de la crevasse pour atteindre un passage facile, il a mieux valu la franchir tout de suite pour se rétablir sur du rocher mouillé. Ça passe : on a déjà perdu beaucoup de temps. Après quelques longueurs dans du rocher facile, nous avons attaqué les pentes, un grand escalier aux marches aléatoires, avec de l'herbe. La corde sur l'épaule, la montée a été pénible, le juste rythme impossible à trouver. Au bas d'une petite barre, nous avons consulté le topo pour être certains de l'itinéraire. Avec deux photocopies identiques et un dessin fait à la main, nous avons pris nos précautions en cas de perte d'un exemplaire. Et puis, même si nous nous y reportons par acquis de conscience, nous le connaissons vraiment par cœur. Depuis deux mois que nous avons résolu de faire la course, nous avons épluché toutes les publications, tous les blogs, tous les schémas. Nous avons refait tant de fois l'itinéraire dans notre tête.

Tchiiimm – vraaam – baaaam... tchiiimm – vraaam – baaaam... Encore ce bruit. Cette fois, il nous met en garde contre les risques de

## “ NOUS RESSENTONS À LA FOIS LE BONHEUR D'ÊTRE EN HAUTE-MONTAGNE ET UNE POINTE D'ANXIÉTÉ ”

l'ascension. S'il pleut autant de pierres, c'est que le rocher est instable. Nous savons qu'en plus de la longueur de l'itinéraire — 1100 m d'escalade — en plus de la difficulté probable à trouver toujours « le bon » passage, il y a ce rocher, délité

à peu près partout, moins dans la partie la plus raide et techniquement la plus difficile, le « Bastion », que nous espérons attaquer en début d'après-midi. Il faut faire attention à chaque prise où s'accroche la main, à chaque ressaut où se pose le pied, les tester pour ne pas risquer la perte d'équilibre. Au centre de ce cirque blanchâtre bordé d'un côté par les faces nord du Pelvoux et de l'Ailefroide, les pentes abruptes du Fifre juste à côté, et celles des Ecrins au-dessus, nous ressentons à la fois le bonheur d'être en haute montagne, perdus dans la nature, et une pointe d'anxiété. Moi-même, sans doute mal réveillé, je me sentais déjà fatigué après le passage de la rimaye.

L'ascension se poursuit lentement. Nous arrivons sans trop de problème à repérer la voie. Les pitons de tous âges disséminés çà et là nous rassurent : plus que des points d'ancrage dans cette montée encore peu technique, ce sont surtout des marqueurs de passages antérieurs. Tant qu'il s'en trouve, tout va bien, nous ne sommes pas perdus. Après avoir passé deux rampes diagonales assez aériennes, nous avons enfin atteint le fil du pilier. En haut d'une petite arête caillouteuse, nous devons traverser vers la droite sur plusieurs dizaines de mètres, pour trouver la montée. Nous repérons un couloir. Les pitons sont bien là : allons-y ! Le couloir est enneigé. Rapidement, nous constatons que la neige est complètement molle. Il va falloir passer le long de la paroi. A quelques mètres, un peu en-dessous, une fissure assez raide mène directement au-dessus. Elle semble équipée. Un peu plus loin en amont, une autre. Quand même, ça a l'air délicat mais ça devrait bien passer en restant dans le couloir. Thibault s'engage, prudemment. Le terrain n'est pas facile : pas tant de pitons, peu de prises. Passés de la lumière du soleil à l'ombre du couloir sans avoir pris le temps de nous couvrir, nous ne tardons pas à nous refroidir. Surtout moi, particulièrement frileux, et condamné à rester statique le temps que mon compagnon ouvre la voie. Toutes les cinq minutes, je m'enquiers de sa progression. Coincé dans une cavité, je ne le vois pas. La corde passe par à-coups entre mes doigts. Lentement. Très lentement. Un petit air glacial qui court à la surface de la neige vient me saisir les côtes à travers les mailles pourtant serrées de ma micro-polaire. Frigorifié, je continue à attendre en

encourageant Thibault avec véhémence. Au bout d'un temps qui m'a paru infiniment long, ça y est : il me fait signe de le rejoindre. Je décroche lentement les dégaines, retire les coinçeurs, et tâche de m'agripper aux prises. Sec ! J'ai peur d'être déséquilibré et de me retrouver dans la neige glissante, quelques centimètres à côté. Enfin je le retrouve, au soleil. Nous sommes à nouveau sur le fil du pilier, dans du terrain très facile. Mais quel temps passé là-dedans ! Pour la prochaine fois, il faudra trouver un autre itinéraire. En fait, les pitons qui nous rassuraient tant ne nous font plus aucun effet. Désormais, nous avons

compris qu'il y a autant de ferraille dans cette paroi que de passages plus ou moins faciles empruntés par les centaines de cordées qui nous ont précédés. Or tous les topos indiquent que la difficulté n'est pas si grande. A partir de maintenant, nous ne nous engagerons plus dans un passage qui ne nous paraît pas « vraiment facile », où les ascensionnistes d'il y a cent ans n'auraient pas pu passer, avec un matériel nettement moins sophistiqué.

Justement, nous approchons du grand dièdre. Indiqué sur tous les topos comme du 3, ça ne devrait pas poser de problème. Devant nous, un magnifique dièdre rouge se dresse. Il fait peut-être 60 m de hauteur, et correspond parfaitement au schéma. Arrivés au pied, nous déchantons vite : pour du 3, c'est plutôt ardu. Il y a bien un ou deux pitons par-ci par-là, mais notre expérience toute fraîche nous inspire une certaine réserve. Sans trop hésiter cette fois, nous décidons de traverser pour chercher un passage plus simple. Un peu plus loin, une cheminée assez facile s'ouvre effectivement : elle nous mène au-dessus sans problème, qu'il s'agisse de la voie « normale » ou pas. Après une dalle bien raide, bien lisse, bordée par une arête sur laquelle Thibault prend pied, en jurant sur ce passage particulièrement exposé, nous poursuivons vers les deux gendarmes qui terminent la première moitié de la voie. Il est très tard. Cinq heures trente. Depuis longtemps nous savons que le matériel de secours que nous avons prévu « au cas où » va nous être utile. L'important est de savoir où bivouaquer. Le moral en a pris un coup

“ LE CIEL VIRE À L'OR. LA BEAUTÉ DU PAYSAGE NOUS RASSÈRE UN PEU ”

de constater la lenteur avec laquelle nous avançons. D'autant que le plus dur reste à venir : le Bastion. 300 mètres de paroi raide. Par peur d'être pris dans la nuit au milieu de cette muraille, sans savoir ce qui nous attend, nous décidons d'en remettre l'ascension au lendemain, et de nous arrêter sur le sommet du second gendarme. Par sûreté, je décide de prévenir les secours pour leur indiquer notre position. C'est la

stupeur lorsque mon portable indique obstinément qu'aucun réseau n'est disponible. Nous sommes bien seuls, au milieu exactement de l'itinéraire, sans savoir ce qui nous attend. Nous

avons tendance à surestimer les difficultés à venir au vu de celles qui ont précédé, et qui étaient annoncées comme bien moindres. Il y a ce fameux « verrou », à la fin du Bastion, qui s'annonce délicat, athlétique. Le gardien du refuge, contacté par téléphone, m'a dit qu'il pourrait y avoir encore un peu de neige. C'est la première fois de ma vie que je sens que je l'ai engagée, ma vie. Sans chercher à inquiéter Thibault, je lui fais part malgré tout de mes doutes.

Nous buvons un peu et avalons quelques tranches de pain et de saucisson. Nous n'avons pas très faim, même si nous n'avons quasiment rien mangé de la journée. Comme souvent à cette altitude, mes intestins sont en pagaille : ils atteignent le niveau de la tempête tropicale sur l'échelle de Saffir-Simpson. Sur l'étroite plateforme qui surmonte le gendarme, nous nous calons, côte-à-côte, dans un emplacement de bivouac, arrimés à un bec rocheux autour duquel nous avons passé la corde. Nous sortons doudoune et duvet et les couvertures de survie que nous coinçons entre des pierres. Tout d'un coup, il fait chaud. Amusés, nous relevons et abaissons alternativement la fine feuille dorée pour constater à quel point elle retient le rayonnement. Mais rapidement, nous étouffons. Adossés au rocher, les jambes allongées, nous disposons d'une vue panoramique sur la vallée, toujours aussi vide d'homme. Tchiiimm – vraaam – baaaam... tchiiimm – vraaam – baaaam... Les coulées se font toujours entendre. Le ciel vire à l'or. La beauté du paysage nous rassère un peu.

Enfin, ce n'est pas si terrible. Nous sommes lents, mais nous ne sommes qu'au milieu du week-end. C'est le week-end du 22 juin, le jour le plus long de l'année. Pas de contrainte météo : les prévisions annonçaient grand beau pour quatre jours au moins. Bientôt c'est la nuit. Il doit être neuf heures trente. Il est tôt pour se coucher, mais nous voulons reprendre dès le lever du soleil demain matin, histoire d'arriver en début d'après-midi au sommet.

Courte obscurité, longue attente. Nous ne parvenons pas vraiment à fermer l'œil. Maintenant que le soleil a définitivement disparu, le froid revient. Il pénètre à travers les chaussures, humides de l'activité diurne. Je les retire pour avoir moins froid et les faire sécher un peu. Je m'emmitoufle, avec mes cinq ou six épaisseurs de vêtements, dans les couvertures de survie que nous ne parvenons pas à rabouter. Au sommet du gendarme, juste derrière le col des avalanches, le vent souffle. Il faut se blotir l'un contre l'autre pour se tenir chaud, comme deux petits animaux. Ça ne suffit toujours pas. Je me tourne, me retourne dans tous les sens pour essayer de trouver la position la moins inconfortable possible, la tête dans le casque qui me sert d'oreiller, le cou tordu en fonction de la forme du rocher. Le temps passe, lentement. Tels un patient dans la salle d'attente bondée d'un médecin, qui voit dans un mélange de frilosité exaspérée et de soulagement les places autour de lui se vider des personnes arrivées avant, nous comptons les heures, prisonniers de cette cache et impatients que les circonstances extérieures nous libèrent, avides de pouvoir agir à nouveau. Enfin, la lumière point : c'est le moment.

Après avoir rapidement avalé quelques sucreries, nous nous préparons. Le pied pénètre dans les chaussures toujours humides et bien refroidies. Thibault reprend la conversation de la veille. Ne vaudrait-il pas mieux rebrousser chemin ? Nous évacuons assez rapidement cette possibilité. Certes, on ne sait pas trop comment va être la partie « technique » de l'escalade, mais le terrain est trop instable pour redescendre. Ce serait courir à l'accident. Des rappels pas évidents, peu de matériel à laisser en place, et puis les risques de chute de pierres, surtout. Donc, nous sortirons par le haut. Assez vite, nous arrivons au pied du fameux Bastion. Et puis, le soleil éclate : nous apercevons à quelques dizaines de mètres en-

dessous une cordée. Deux autres êtres humains. Psychologiquement, c'est un énorme soulagement. En cas de pépin, nous ne sommes plus seuls. Les deux gars, qui doivent avoir notre âge ou à peine plus, sont rapides. Ils ont passé la nuit 50 mètres au-dessous de nous. Assez vite, ils nous rejoignent. Nous les laissons passer en leur demandant d'avertir le refuge de notre position. Certes, nous sommes passés au bureau des guides le jour du départ, nous avons appelé le refuge également, mais une piqûre de rappel pour ces sauveteurs putatifs nous semble indispensable.

En fait, nous avançons aussi vite que nos compagnons, si bien que la montée de tout le Bastion se fait en binôme. Il fait très beau, suffisamment chaud. A un moment nous les dépassons, hésitons sur l'itinéraire. Chacun sa voie, ça passe partout, la paroi est truffée de pitons. Au fur et à mesure de la montée, nous passons par des terrasses. A chaque fois, des emplacements de bivouac apparaissent, tous assez confortables, sans doute plus que le nôtre, car ici c'est abrité du vent, et il y a de la place. Le

rocher est magnifique par endroits. Des cannelures rosées, un brin athlétiques, nous mènent jusqu'au passage redouté : un mur raide, qu'il faut contourner pour arriver au « verrou ». Comme avant, Thibault part en tête, suivant l'autre cordée. D'où je suis je ne vois rien. L'attente a déjà été longue pour que nous puissions démarrer, ça recommence. Maintenant je laisse partir la corde. Enfin Thibault m'annonce que je peux y aller. Les dix derniers mètres sont pénibles. Qu'est-ce que ça a dû être avec le tirage, pour le premier !

Sans suivre l'autre cordée qui s'est manifestement trompée, nous obliquons à gauche vers le « miroir », une dalle brillante mais déchirée par une fissure, qui rend la montée assez facile. Enfin, nous sommes au sommet du Bastion ! Désormais, nous le savons, la fin va être longue, pénible, mais techniquement facile. Il doit être — déjà — deux heures de l'après-midi. La fatigue commence à se faire sérieusement sentir, après

**“ APRÈS AVOIR  
AVALÉ QUELQUES  
SUCRERIES, NOUS  
PRÉPARONS. LE  
PIED PÉNÈTRE  
DANS LES CHAUSSURES  
TOUJOURS HUMIDES  
ET BIEN REFROIDIES (...)  
NE VAUDRAIT-IL PAS  
MIEUX REBROUSSER  
CHEMIN ? NOUS  
Y ARRIVONS ASSEZ  
RAPIDEMENT CETTE  
POSSIBILITÉ.**



**R RAPIDEMENT  
QUES  
S NOUS  
IED PÉNÈTRE  
SURES  
DES ET BIEN  
NE VAUDRAIT-IL  
OUSSER  
EVACUONS ASSEZ  
TE POSSIBILITÉ”**

deux nuits sans vraiment dormir, deux jours d'efforts sans avoir mangé grand chose. Les cinq bouteilles d'eau que nous avons emportées sont déjà presque vides. Nous commençons à monter, les premiers. Prudemment car le rocher est très délité. Mais l'après-midi est magnifique, le soleil brille. A un moment, j'hésite sur le passage le plus approprié. Nos deux comparses nous ont rattrapé, avisent un itinéraire, et nous dépassent. Thibault s'engage après. Au fur et à mesure, ils prennent de l'avance. Nous ne voyons toujours pas le sommet, qui semble inaccessible, protégé par des défenses efficaces. Nous apercevons l'autre cordée qui s'engage dans un passage délicat, puis redescend. Finalement, quelques dizaines de

mètres plus haut, ils obliquent : renonçant à l'itinéraire direct, il préfèrent traverser par les pentes de neige pour rejoindre un couloir. Comme Thibault n'a à peu près aucune expérience de la neige, que je suis physiquement à bout, j'hésite : il enrage de me voir aussi indécis. Il faut traverser sur plusieurs dizaines de mètres, sur des pentes assez raides et avec

une qualité de neige médiocre : le soleil a tapé toute la journée sur cette face exposée plein Sud. Deux rognons rocheux aux tiers de la traversée permettent de se rassurer. Mais nous savons que la moindre glissade peut être fatale. Une fois cette première étape franchie, des chutes de pierre arrosent régulièrement le fameux couloir. C'est le parcours du combattant. Nous crions au deux autres d'appeler les secours dès qu'ils peuvent. Puis nous nous engageons sur leurs traces, enfin. Je tâte la neige. Elle n'est pas bonne mais ça passe. A ma suite, Thibault se montre très prudent. Le voilà qui me rejoint à la fin de la traversée. Le temps a passé très vite. Il doit déjà être six heures. Les gars, au-dessus, presque arrivés au sommet, nous ont attendu, pour voir comment ça se passait. Puis ils repartent.

A notre tour. « Thibault, maintenant, on y va rapprochés, corde tendue. Pas d'erreur. Chaque pas, c'est notre vie, m'entends-je lui dire. » Il reste sans doute 100 mètres de dénivelé, dans un

couloir à 40°, avec une neige assez mauvaise. A chaque mouvement, Thibault, qui ne laisse rien au hasard, assène plusieurs coups de taureau avec son piolet, jusqu'à en casser la pointe. Il s'épuise. Nous nous arrêtons tous les trois pas, pour qu'il puisse reprendre son souffle. Moi-même, je suis pris à un moment d'une espèce de panique rétrospective : le sommet s'approche de plus en plus, nous allons nous en sortir, la tension psychologique retombe. Je halète, j'ai un nœud dans la gorge. Dix mètres sous l'arrête, d'impatience, je lâche la corde et file vers le haut pour, de là, assurer Thibault. Et là : MERDE !!! Je pensais qu'on arriverait beaucoup plus près du Dôme, avec cette sortie bis. En fait, nous sommes tout près du sommet de la Barre. Il faut redescendre toute l'arrête. Le soleil est en train de se coucher. Thibault sort du couloir. Je reprends mes esprits et la tension remonte immédiatement. Il faut rester concentré jusqu'à la rimaye, de l'autre côté, puisqu'on redescend en face Nord. Nous voyons nos deux compagnons en-dessous : ils ont tiré un rappel depuis le milieu de l'arrête, puis un second : arrivés au milieu de la paroi sommitale englacée, ils traversent en descendant vers la rimaye. Cette solution nous semble également plus courte. Après avoir coincé la corde dans le premier rappel, nous enchainons le second jusqu'à être en bout de corde. Il fait maintenant nuit noire. De guerre lasse, je décide de visser deux broches dans la glace d'excellente qualité, pour enchaîner un troisième rappel. Il manque quelques mètres pour passer la rimaye ! Qu'à-cela-ne-tienne ! Je remonte, laisse une seule broche en haut : c'est suffisamment solide. Puis plus bas je pose la seconde, et je tire un nouveau rappel. Cette fois, c'est bon. Nous atteignons la trace, sous la rimaye, celle qu'empruntent chaque journée d'été plusieurs dizaines de personnes qui montent au Dôme ou poussent jusqu'au sommet de la Barre.

Il suffit de descendre, en faisant attention aux crevasses. Mais la neige a eu le temps de durcir à nouveau, ce qui rend la descente plus sûre. Beaucoup plus pénible aussi. Elle se déroule si facilement d'habitude : il suffit de se laisser glisser dans la neige molle. Ce soir, à chaque pas on manque perdre l'équilibre. C'est épuisant. Il ne reste plus qu'un tiers à descendre avant le long plat qui mène au refuge. À un moment, une crevasse barre le passage. Thibault saute d'abord.

Il s'éloigne de l'autre côté, puis m'attend : je fais un bond, puis retombe lourdement sur l'autre lèvres, les jambes emmêlées. En réalité c'est pire : mon pied est allé tapé contre le mollet. La pointe du crampon a ouvert une belle plaie. Le sang coule. Il est vingt-deux heures trente, nous sommes seuls sur le glacier blanc, à deux bonnes heures du refuge. Thibault sort son nécessaire de secours et me fait une compression, après avoir copieusement désinfecté la plaie. Je n'ai pas mal mais doute que cela puisse arrêter l'hémorragie. Sans trop me laisser le temps de me poser des questions, nous repartons, en direction du refuge des Ecrins où nous voulons nous mettre au chaud, quitte à avoir raté le service du soir. Le sentiment, malgré tout, que c'en est à peu près

## “ À 2 HEURES DU MATIN, NOUS NOUS POSONS DANS UN EMPLACEMENT DE BIVOUAC : TROISIÈME NUIT À L'EXTÉRIEUR ”

fini, la perspective de dormir à l'intérieur nous ragailardit. La marche sur le plat n'est pas désagréable. L'occasion, malgré la fatigue, de contempler cette grande étendue blanche, les sommets qui bordent le glacier blanc, parfaitement visibles dans cette nuit claire, la voûte céleste, dernières heures où nous sommes encore seuls au sein de la nature, où nous avons le plaisir d'être dans un environnement qui nous fait rêver, mais qui nous a demandé tant d'énergie, physique et morale.

Au niveau du refuge, situé une centaine de mètres au-dessus du glacier, nous cherchons le chemin d'accès. Impossible ! Nous voyons bien une fenêtre ou une porte éclairée, plus haut, mais aucun signe n'indique le départ d'un sentier. Ou plutôt, comme souvent en montagne, on a l'impression que c'est partout le départ d'un sentier. Là, nous entamons la montée, en ôtant les crampons. Après deux ou trois lacets sur un terrain instable, le sentier semble n'aller nulle part. Cela fait au moins une heure que nous errons, depuis minuit. De dépit, nous décidons de descendre directement au refuge du Glacier Blanc, plus bas. Après avoir longé le glacier un moment, celui-ci devient accidenté. La trace

linéaire dans la neige fait place à un itinéraire compliqué qui zigzague entre des crevasses bien ouvertes, sur de la glace vive. Dans mon souvenir, cette morphologie du glacier ne se rencontrait qu'assez bas : forcément, nous étions trop descendu et avons raté l'embranchement avec le sentier, en rive gauche. Nous quittons alors le glacier pour remonter sur les pentes argileuses et très instables. Nous trouvons effectivement le sentier. Mais, assez vite, un névé barre le passage, on ne s'y reconnaît plus. Encore une fois, la nuit nous empêche de reconnaître les lieux, que j'ai pourtant arpentés à de nombreuses reprises par le passé. A deux heures du matin, nous nous posons dans un emplacement de bivouac : troisième nuit à l'extérieur. Celle-ci sera encore plus courte : nous comptons lever l'ancre dès les premières lueurs de l'aube pour aller au refuge et prévenir les secours... cette fois pour dire que tout va bien. L'enjeu maintenant est de contacter nos familles pour que personne ne s'inquiète, car nous aurions dû appeler déjà depuis une douzaine d'heures. Hélas, le réseau est toujours indisponible.

Après trois heures de repos, le jour se lève à nouveau. Cette fois, impossible de se perdre, nous comprenons que nous n'étions pas redescendus suffisamment bas sur le glacier. Nous remettons tout sur le dos, croisons un groupe avec un guide qui nous demande d'où l'on vient. Un peu plus tard, c'est l'arrivée au refuge, la possibilité de se reposer un peu, de prendre un vrai petit déjeuner, de boire autre chose que la neige fondue — diète à laquelle nous étions soumis depuis l'épuisement de nos réserves — de faire appeler les CRS, de service cette semaine en alternance avec le PGHM, pour qu'on ne nous recherche pas. Rassurés sur ce dernier point, et après une pause courte, nous redescendons vers la vallée. Il faut retrouver l'embranchement avec le glacier noir, pour boucler la boucle, et remonter chercher la tente et le matériel de bivouac. Arrivés au Pré de Madame Carle, un automobiliste nous case dans sa voiture jusqu'à Ailefroide. Dès que mon portable capte à nouveau le réseau, j'appelle la famille. C'est la stupeur ! Le message aux CRS n'a pas circulé, nos proches ont appelé le PGHM, qui n'a pu leur donner aucune nouvelle. Tout le monde est mort d'inquiétude, et un hélicoptère prêt à effectuer une rotation pour nous chercher d'ici une heure ! Une aventure mouvementée, en somme.